

Recension de J-P. Rosaye, *F. H. Bradley et l'idéalisme britannique.*

Les années de Formation (1865-1876),

Presses Universitaire d'Artois, Arras, 2012, 347 p.

Alors que l'œuvre de F.H. Bradley connaît un regain d'intérêt dans le monde anglo-saxon, elle demeure méconnue en France. Publier un ouvrage sur cet auteur en français est, à ce titre, une entreprise louable en soi. Le livre de Jean-Paul Rosaye mérite cependant mieux que ce constat bienveillant, mais général. Deux traits caractérisent en effet le travail de l'auteur : l'originalité de sa démarche et la précision de son information historique.

Outre Manche, de nombreux ouvrages récents se sont attachés à essayer de montrer pourquoi l'idéalisme anglais et la philosophie de Bradley, considérée comme sa pensée la plus illustre, ont sombré rapidement dans l'oubli, sans paradoxalement qu'il soit montré pourquoi et comment ils s'étaient imposés comme des doctrines majeures dans l'Angleterre victorienne. Il ne s'agit pas pour l'auteur de nier l'intérêt de ces recherches récentes qui ont contribué à corriger l'image d'Épinal popularisée par Russell d'un Bradley zélé d'un monisme absolu reposant sur un concept de relation interne. Montrer que la péremption proclamée de l'idéalisme anglais repose plus sur une incompréhension de ses véritables enjeux que sur la faiblesse de sa pensée et faire voir la portée actuelle de certains éléments de celle-ci a permis un encouragement salutaire des études sur Bradley. Mais si l'on veut comprendre l'idéalisme anglais du point de vue de l'histoire des idées, il faut procéder autrement. C'est ce que propose ici l'auteur en reprenant les choses par la racine et en restituant le contexte et les enjeux de l'émergence de l'idéalisme anglais.

Le premier écueil sur lequel pourrait s'échouer une telle entreprise tient au fait que l'idéalisme anglais est un mouvement diffus. L'auteur évite ce problème en circonscrivant son travail à l'étude des années de formation (1865-1876) de Bradley et en offrant par celle-ci une vue indirecte, une perspective, sur ce que serait l'idéalisme anglais.

Le premier chapitre du livre pose quelques éléments biographiques qui ont moins pour but de fournir quelques anecdotes sur le philosophe anglais que d'éclairer certaines motivations concourant à l'orientation de la pensée de Bradley. Il s'agit ainsi de montrer comment le contexte familial a incarné d'une certaine façon l'esprit d'une époque et comment Bradley, tout en gardant de son éducation empreinte de religiosité une certaine rigueur de caractère, s'est opposé à l'imposition de la religion prônée par certains courants protestants de l'époque. Le côté frondeur et indépendant de Bradley s'est par ailleurs, comme le montre l'auteur, renforcé par le caractère retranché de sa vie qui tient, d'une part, au fait qu'à l'époque

de sa nomination au Collège Merton à Oxford le célibat était encore exigé et, d'autre part, à une mauvaise santé et, sur la fin, à une quasi surdité qui rendait difficile ses rapports aux autres.

Après ces quelques repères bibliographiques, le second chapitre porte sur la façon dont Bradley en vient à rallier l'idéalisme britannique. Comme le rappelle l'auteur, Bradley fait ses études à Oxford où il reçoit une solide formation classique et subit l'influence de Green qui s'attache, suivant le prescrit de Jowett, à promouvoir le hégélianisme en luttant à la fois contre le matérialisme scientifique de Spencer et l'utilitarisme de Bain et de Mill. L'intention du cénacle idéaliste qui se met alors en place ne consisterait, selon Rosaye, en rien de moins que d'élever le niveau de la pensée anglaise et de la faire sortir de son insularité. Bradley s'inscrirait pleinement dans cette mouvance. Loin de se restreindre à l'horizon étriqué du scientisme ou de l'utilitarisme, Bradley s'intéresse vivement à la philosophie de l'Antiquité et à la philosophie allemande. Comme le montre bien l'auteur, on retrouve l'influence conjointe de la philosophie platonicienne et de l'idéalisme allemand dans les premiers écrits de Bradley. Même si ces travaux seraient encore assez scolaires, ils dénoteraient déjà de l'orientation que Bradley entendra donner à sa pensée. On notera que dans le climat d'alors la philosophie serait moins chose faite, qu'une tâche à réaliser. C'est pourquoi, dans ses textes, Bradley ramènerait l'étude des anciens au contexte de son temps, confirmant une certaine vogue à la méthode comparative et son désir de trancher des questions brûlantes par le recours à l'histoire de la pensée continentale.

Les chapitres trois et quatre étudient les premiers travaux de Bradley, plus précisément les deux manuscrits traduits en leur temps par Pierre Fruchon – *Les présupposés de l'histoire critique* et le texte sur « la relativité » – et un essai sur le progrès. Alors que le premier de ces manuscrits essaierait de penser, dans un style empreint de Kant et de Hegel, les conditions de possibilité de l'exercice du métier d'historien, le second s'intéresserait à la controverse entre Hamilton et Mill sur la relativité de la connaissance et essaierait de trouver une voie de réponse idéaliste au problème en s'inspirant de la méthode hégélienne. A notre sens, on peut même prolonger les analyses de Rosaye et voir un emprunt de Bradley aux développements du chapitre sur la *Certitude sensible* qui ouvre la *Phénoménologie de l'esprit*, mais Bradley semble se refuser à pousser les éléments empruntés à leur terme, le « savoir absolu » hégélien, sans pour autant proposer de nouvelle voie. Nous rejoignons dès lors l'auteur, pour constater que l'essai de Bradley critique bien l'unilatéralité des différentes positions de pensée propre à son temps, mais se conclut sur l'idée qu'il faut tenir ensemble ces différentes positions, sans vraiment nous expliquer comment. En cela l'essai bradleyen est insatisfaisant. Tout aussi

insatisfaisante, comme le fait remarquer à juste titre Rosaye, est la conclusion du manuscrit « Progress » qui critique les thèses de Spencer sur le progrès sans vraiment proposer une version positive de celui-ci. Les carences de ces manuscrits tiendraient au fait que Bradley ne disposerait pas encore d'une métaphysique pour penser à nouveaux frais les problèmes de son temps, lacune qu'il ne comblera que plus tard en rédigeant ses *Principles of Logic* et son grand livre, *Appearance and Reality*. La thèse de Rosaye est qu'il manque ici trop d'éléments caractéristiques de l'hégélianisme pour des écrits si fortement imprégnés de cette philosophie pour que la distance par rapport à Hegel ne soit le fruit d'une décision délibérée. L'attitude de Bradley vis-à-vis de Hegel ne serait pas dès lors celle d'un suiveur, mais celle d'un philosophe qui recourrait à certains éléments de l'idéalisme allemand pour prendre position dans les débats de son temps, ce qu'il fait encore maladroitement car il se refuse à suivre Hegel jusqu'au bout, alors qu'il n'a pas encore de véritable pensée métaphysique à lui substituer. Bradley, très critique vis-à-vis de ses propres œuvres, le reconnaît d'ailleurs pleinement et ne publiera pas ses premiers essais à l'exception des *Présumés de l'histoire critique* qu'il reniera par la suite.

C'est seulement en 1776, avec ses *Ethical Studies* que Bradley est reconnu au sein du cénacle idéaliste comme son principal représentant. C'est dès lors sur une analyse de ce texte que se concentrent les trois derniers chapitres du livre de Rosaye. On a, ainsi que le suggère celui-ci, rétrospectivement exagéré le succès de ce texte, qui n'est guère recensé que par Sidgwick, et dont l'impact est surtout de fédérer les idéalistes et de leur donner une première conception éthique à peu près achevée qui les distingue des courants de l'époque comme l'utilitarisme de Mill et l'hédonisme de Sidgwick. Comme le remarque l'auteur, les commentateurs se sont aussi trop focalisés sur le chapitre 6 du livre « My Station and its Duties » au détriment de l'économie générale de l'œuvre, faisant ressortir l'hégélianisme d'un passage au détriment d'une vue globale beaucoup plus nuancée et personnelle. Jean-Pierre Rosaye retrace alors minutieusement sur plus de 100 pages le propos et les enjeux des *Ethical Studies* de Bradley en montrant leurs influences. Au début de son livre, Bradley, dans son chapitre sur la liberté et la nécessité, critiquerait tant les théories du déterminisme que de l'indéterminisme et tendrait à montrer leur péremption pour la philosophie d'alors, attestant l'intention spéculative de son ouvrage qui serait, à l'instar des *Principes de la philosophie du droit* de Hegel, de « comprendre ce qui est ». Bradley reprendrait ensuite la question de la moralité et s'ingénierait à montrer que la question « Pourquoi devrais-je être moral ? » devrait faire place à la question « Quelle est la vraie valeur de la morale ? ». Bradley rejoindrait alors certains thèmes de l'hégélianisme, l'universel concret et la critique du fini. Les trois chapitres

qui suivent corroboreraient l'influence de Hegel, ils formeraient comme les moments d'une dialectique qui passant du plaisir égoïste à la moralité abstraite aboutiraient à une moralité concrète, rappelant la *Sittlichkeit* hégélienne. Dans la critique de la moralité, Bradley, comme le souligne l'auteur, semble plus se rapprocher de la *Phénoménologie de l'esprit* que des *Principes de la philosophie du droit*. D'une certaine façon le hégélianisme de Bradley se rapporte avant tout à la *Phénoménologie de l'esprit*. Ainsi, la quasi absence du concept d'État chez Bradley ne contraste avec Hegel que si l'on n'adopte pas la vue de la *Phénoménologie*. Pareillement le fait que Bradley prenne ses distances par rapport à *l'Encyclopédie* en donnant à son livre la forme d'une progression des doctrines vers la vérité, atteste juste le fait qu'il continue à suivre l'esprit de la *Phénoménologie de l'esprit*. L'auteur suggère alors (p. 244, p. 249, etc.) l'idée intéressante selon laquelle Bradley aurait subvertit le sens de la philosophie hégélienne, faisant de l'Absolu, non le résultat, mais le commencement. Il reste que, même rapportée à la trame de la *Phénoménologie*, la lecture de Bradley prend des distances explicites vis-à-vis de Hegel, il fait ainsi suivre son analyse de la vie éthique d'un retour à la morale, laquelle pourrait définir un idéal à même de faire évoluer l'état des mœurs. Enfin, l'essai sur l'égoïsme et le sacrifice de soi qui clôt le premier grand œuvre de Bradley, s'il fourmille d'idées propres aux controverses de l'époque, se signale par un recours au néoplatonisme et à l'aristotélisme. S'il est toutefois difficile d'évaluer dans quelle mesure ces éléments signifient une prise de distance vis-à-vis de Hegel, car celui-ci s'en inspire aussi, on peut toutefois noter que la façon de concevoir la dialectique, comme le note avec justesse l'auteur, est clairement plus proche du néoplatonisme d'un Plotin que de la méthode hégélienne. Bradley la conçoit comme un saut extatique, là où chez Hegel il est question d'un développement continu. Rosaye montre ainsi magistralement que loin de se construire sous la seule influence de Hegel, la philosophie de Bradley apparaît beaucoup plus riche et nuancée. Enfin, il faut souligner l'importance des remarques conclusives des *Ethical Studies*. Elles montrent que la religion occupe le stade ultime chez Bradley, ce qui n'est pas le cas chez Hegel, encore qu'un hégélien comme Vatke, ait, ainsi que le montre Jean-Paul Rosaye, préparé chez Bradley une assomption de la religion comme stade ultime. Outre ce positionnement différent de la religion dans l'économie du système, qui est clairement marqué par l'auteur et qui montre bien la distance par rapport à Hegel, on notera des différences dans le concept de religion chez les deux auteurs. Celles-ci sont en revanche moins marquées par l'auteur. Pour faire bref, chez Hegel, le culte et l'aspect communautaire de la religion sont très importants, ce qui n'est pas le cas chez Bradley qui replie la religion sur la sphère privée. L'assomption du protestantisme qui rapprocherait les deux auteurs doit aussi être relativisée.

Hegel est luthérien, là où Bradley développe une vision personnelle de l'anglicanisme. Enfin, au niveau du concept de la religion, le concept de la trinité est central chez Hegel, ce qui n'est pas du tout le cas chez Bradley.

Si dans le détail, on peut toujours regretter que l'un ou l'autre point ne soit pas plus développé, dans l'ensemble, l'auteur montre bien que l'idéalisme de Bradley est un « idéalisme de combat » (p. 310), qui voit en Hegel un recours raisonnable pour répondre aux problèmes philosophiques de l'Angleterre victorienne. L'emprunt à Hegel est à ce titre stratégique et loin d'être servile, il se réduit à l'emprunt de quelques philosophèmes comme ceux de l'universel concret, du mauvais infini, de la pensée de la relation et de l'idée téléologique (qu'il faudrait selon nous plutôt rapprocher de Kant que de Hegel). Dans le contexte de l'Angleterre victorienne, l'idéalisme s'impose dans la mesure où il élève la pensée en important de nouveaux concepts qui répondent aux enjeux des doctrines ayant cours en Angleterre – pensons ici au relativisme utilitariste, à l'empirisme scientifique et à l'agnosticisme religieux – et cherche à constituer une métaphysique à l'usage de la tradition anglo-saxonne. Stigmatisant dans l'idéalisme anglais un hégélianisme trop pauvre pour certains ou trop marqué pour d'autres, les contestations ne tarderont pas à se faire sentir. Il reste que cet idéalisme était attendu dans un pays où les débats s'enlisaient et qu'on a vu en lui un courant à même de reconfigurer les débats autour de nouvelles questions, favorisant de nouvelles orientations de pensée. Cela, l'auteur le montre remarquablement bien, répondant parfaitement à l'ambition du livre qui était d'expliquer comment l'idéalisme anglais s'était imposé à travers la figure de Bradley comme un courant majeur de la pensée.

Qu'il nous soit maintenant permis d'énoncer quelques remarques critiques avant de clore notre recension. On ne peut que se réjouir de ce travail sérieux de reconstitution de la genèse d'une pensée. Ce livre qui résiste aux attrait faciles d'un ton hagiographique comble un véritable manque dans la réception francophone. Si Pierre Fruchon avait en son temps contribué à donner au lecteur francophone un aperçu de la pensée du jeune Bradley, l'interprétation de Rosaye va cependant plus loin, puisqu'elle retrace systématiquement l'évolution de la pensée de Bradley jusqu'aux *Ethical Studies*. On notera la précision avec laquelle Rosaye, en évitant la tentation rétrospective de reconstruire à partir des ouvrages de maturité les œuvres de jeunesse, retrace les enjeux de l'époque auquel Bradley s'ingénie à répondre, se référant à des philosophes comme Mansel, Ferrier, Hamilton, Sidgwick et d'autres que l'on a aujourd'hui oublié. On notera par ailleurs la qualité des traductions qui émaillent le texte de Rosaye, qui présente souvent pour la première fois en français de nombreux extraits de la pensée de Bradley et des idéalistes anglais.

On regrettera toutefois que les références à Hegel empruntent souvent la voie de commentateurs autorisés comme Lebrun ou Bourgeois, plutôt que celle d'une confrontation minutieuse des textes. On déplore ensuite certains rapprochements peu précis à Hegel. Par exemple, si pour Hegel, l'enfant a le désir de devenir grand, c'est parce qu'il est insatisfait de ne pas être autonome et non parce qu'il veut plaire au supérieur. La position de Bradley ne gagne rien à être rapprochée sur ce point de Hegel. Un autre point d'importance est l'absence remarquable de référence à la *Science de la logique*, qui ne se retrouve d'ailleurs pas dans la bibliographie finale. Le problème est que rien ne nous permet de déterminer s'il s'agit d'une négligence du commentateur ou s'il s'agit de la conséquence de l'ignorance de Bradley. Cette dernière hypothèse, dans la mesure où Bradley avoue ne pas maîtriser en profondeur Hegel et dans la mesure où la logique de *l'Encyclopédie* venait seulement d'être traduite par Wallace, semble envisageable, mais rien ici ne permet de la confirmer avec certitude.

Au niveau des influences bradleyennes, on se demande d'ailleurs pourquoi l'auteur réfère sans cesse à Hegel alors qu'il considère que cette influence est à relativiser. Quand Bradley dans ses écrits postérieurs parle de l'influence de l'idéalisme allemand sur lui, il cite en général Kant et Hegel. A ce titre, Kant aurait pu être convoqué beaucoup plus que ce n'est le cas dans la genèse de la pensée de Bradley que nous propose Jean-Paul Rosaye. Une autre influence capitale est celle de Lotze. Cette influence est indéniable dans le grand œuvre de Bradley, *Appearance and Reality*, mais joue-t-elle déjà au préalable ? L'auteur semble le suggérer (p. 323), mais cela n'est pas clairement établi.

On regrettera aussi un certain manque de clarté vis-à-vis de certains concepts. Si l'idéalisme anglais se constitue essentiellement comme une réaction vis-à-vis de l'empirisme et de l'agnosticisme victorien, en recourant à des pensées issues de l'idéalisme allemand, en quoi constitue-t-il véritablement un « idéalisme » ? Sur quoi reposerait d'ailleurs ce dernier ? Sur une théorie de l'idée ? Sur une idéalisation du réel ? Enfin, d'où vient ce terme « idéalisme anglais » ? Les intéressés s'appellent-ils eux-mêmes de la sorte et si ce n'est le cas qui est l'auteur de cette lexie ?

Voilà des questions qui restent ouvertes à la fin du livre. Mais c'est probablement la contrepartie du vaste panorama qu'il déploie devant nos yeux. En tout cas, ces remarques critiques ne doivent pas occulter l'ampleur et l'intérêt du travail réalisé et le caractère convaincant de la démonstration qui, tout en notant au passage les insuffisances d'une pensée en pleine maturation, montre pleinement comment s'est imposé avec Bradley et, plus précisément, avec ses *Ethical Studies*, un nouveau courant de pensée dans l'horizon intellectuel de l'Angleterre victorienne. Il est à noter par ailleurs que par son style didactique,

ce livre dépasse le champ d'intérêt du cercle des spécialistes de Bradley et constitue une très bonne introduction à l'idéalisme anglais, ce qu'appuient l'impressionnante quantités d'extraits traduits, l'étendue des informations quant au contexte et une précieuse bibliographie qui guidera sans aucun doute le néophyte dans les méandres d'un courant qui reste méconnu en France. La clarté de la structure de l'ouvrage de Rosaye rend par ailleurs l'emploi ponctuel de ce livre très aisé. Ce livre devrait dès lors s'imposer comme un auxiliaire incontournable tant pour l'apprenti que pour le chercheur confirmé. C'est pourquoi nous lui souhaitons tout le succès qu'il mérite.

G. Lejeune, Université Libre de Bruxelles